

Par la compagnie Libre d'Esprit



Compagnie Libre d'Esprit
Maison des Associations du 15^e arrondissement de
Paris – boîte aux lettres n°54
22 rue de la Saïda – 75015 Paris

Licence : 2-1072688
SIRET : 44036933800015
Tél : 06 76 80 73 42

Contact : direction@libredesprit.net
Diffusion : diffusion@libredesprit.net

www.libredesprit.net

La Compagnie

La Compagnie Libre d'Esprit est portée par une histoire forte avec les Balkans, son directeur artistique et metteur en scène, Nikson Pitaqaj, venant du Kosovo. Elle est attachée à donner à voir et à entendre les textes de théâtre des pays de l'Est et à approfondir la rencontre avec les auteurs. Ainsi, on retrouve dans son répertoire plusieurs pièces d'un même auteur, comme son Cycle Václav Havel (*Audience*, *Vernissage*, *Pétition*, *Largo Desolato* et *Le rapport dont vous êtes l'objet*) ou *Raki*, constitué de pièces de Nino Noskin (*Mon ami paranoïaque*, *En attendant la mort* et *Mettez les voiles*, dernière pièce en cours de création). On trouve dans son répertoire aussi bien des auteurs comme Dostoïevski ou Tchekhov, que *Knock*, de Jules Romains, classique du théâtre français qu'elle aime redécouvrir.

La compagnie revendique un authentique esprit de troupe, c'est-à-dire un travail de recherche collectif, dans la durée, en s'appuyant sur les qualités de chacun de ses membres. Elle s'attache à ce que le théâtre soit accessible partout, elle joue régulièrement hors des murs, en dehors des sentiers battus. On la retrouve dans des villages partout en France. Elle prend soin également d'échanger avec la jeunesse en donnant des représentations dédiées aux scolaires, qui sont systématiquement suivies de débats.

La Compagnie Libre d'Esprit est à la recherche d'un théâtre populaire. Faire du théâtre, c'est raconter une histoire. Une histoire qui révèle à nous-même et aux spectateurs, une urgence, une révélation qui passe par l'émotion plutôt que par un plaidoyer. Son théâtre est celui de l'humain, il défie les limites de temps et d'espaces pour parler de problématiques universelles et intemporelles.





« Le socle de la Compagnie Libre d'Esprit est solide, constitué de comédiens qui ont entre cinq et quinze ans d'ancienneté. Pour moi, le travail se construit sur l'ancienneté et le temps partagé. Nous accueillons aussi régulièrement de nouveaux comédiens rencontrés lors de stages. Nous nous engageons en osmose dans un travail pérenne au sein duquel j'associe une lecture précise du texte au jeu sincère et physique des comédiens.

On travaille d'abord sur un plateau nu, sans décor ni costumes, sans maquillage ni béquilles. Il s'agit de déconstruire pour construire. Je veille à ne pas nous laisser paralyser par un excès de certitudes pré-établies, à ne pas présumer d'une kyrielle de préjugés. Je m'impose et requiers de mes comédiens une disponibilité d'esprit totale pour accepter tout ce qui surgit sur le plateau, par la magie du théâtre, par la communion de ceux qui sont sur scène et mettent leur corps et leur sensibilité de l'instant au service du texte. Lors de ma scolarité au Kosovo, j'ai toujours utilisé un crayon à papier et une gomme, dans l'idée que l'on peut se tromper, changer, recommencer, tout en gardant une copie nette ! Je suis toujours étonné, en France, de voir que les élèves écrivent immédiatement au bic, se privant de la possibilité de recréer, sans que la copie n'en devienne illisible. J'aime me faire surprendre par mes comédiens et bouleverser perpétuellement nos certitudes.

Je tâche d'intégrer le contexte émotionnel, physique et pratique de l'instant de la répétition à notre quête de création. Je suis convaincu que les « accidents » de répétition, si l'on est suffisamment en éveil pour les accepter, peuvent engendrer du sens. Je tire à l'extrême des fils ténus, qui sont les propositions de chacun, pour en tirer leur quintessence. Certains fils sont abandonnés en cours de route, d'autres contribuent à tisser notre toile.

Nikson Pitaqaj, directeur artistique

Nikson Pitaqaj

Fondateur de la compagnie Libre d'Esprit.

Né à Gjakovë, au Kosovo. De langue maternelle albanaise.

Après des études de cinéma (ETTIC), Nikson Pitaqaj s'oriente vers le théâtre, d'abord en tant qu'acteur, puis également en tant que metteur en scène et auteur dramatique.

En 2001, il crée la compagnie Libre d'Esprit avec l'idée de fonder une véritable troupe populaire. Comédien jusque dans son travail de mise en scène, il met l'accent sur une étude précise du texte et sur le jeu d'acteur. Pendant plusieurs années, la compagnie crée plusieurs de ses propres textes (*Le vrai du faux des gitans, Avec ou sans couleurs...*), avant d'exprimer le souhait de travailler sur des textes d'auteurs classiques ou contemporains du XIX^e et XX^e siècles, notamment d'Europe de l'Est ou d'Europe Centrale (Tchekhov, Dostoïevski, Kleist, Václav Havel).



Pendant plusieurs années, Nikson Pitaqaj organise également en Seine-Saint-Denis plusieurs événements culturels ayant pour thème les Balkans, carrefour de l'orient et de l'occident, lieu de rencontres et de conflits. Ces événements réunissent pendant plusieurs semaines gens de théâtre, musiciens, artistes plasticiens, cinéastes et écrivains.

RAKI — Tétralogie des Balkans

Raki est une tétralogie de textes de Nino Noskin, auteur kosovar contemporain. Les quatre pièces décrivent la guerre et ses effets en quatre volets : les prémices, avec la montée de la peur, de la haine et de la paranoïa (*Mon ami paranoïaque*); la guerre ouverte, avec ses viols, ses morts et ses victimes, mortes ou mort-vivantes (*En attendant la mort*) ; la guerre tacite qui oeuvre dans nos quotidiens dissimulée sous un voile (*Mettez les voiles !*) et l'après-guerre, avec la manipulation de la mémoire historique et le travail de « l'oubli », qui ne fait qu'enfouir avec peine un mal toujours-présent.

Les quatre pièces qui constituent cette tétralogie dépeignent, chacune à leur façon, un trauma. Plutôt que de représenter la violence sur scène, elles évoquent l'horreur vécue de l'intérieur : violence psychique, mais aussi violence d'un théâtre qui se joue à huis clos, dans un pays qui se croit à l'abri de la guerre. À l'issue des représentations, la réalité extérieure paraît irréelle et incompréhensible, et l'angoisse des personnages a gagné la salle — un processus anti-cathartique a eu lieu, pour démentir l'espoir d'un retour à la normalité. Quinze ans après les accords de Dayton, signés à Paris, le trauma refait surface, comme les charniers que l'on « dé-couvre ».

Note d'intention

Chaque pièce mérite sa propre scénographie et sa propre dramaturgie : il s'agit de différencier les quatre facettes d'une même barbarie, pour en montrer dans un premier temps la variété, avant d'en faire surgir l'universalité. C'est par l'effet pervers de la dramaturgie décalée des quatre pièces qu'apparaîtra cette effroyable unité.

Le mal empoisonne l'esprit de façon anodine, comme un petit meurtre entre amis. Ainsi, mon ami paranoïaque n'est pas nécessairement un être mauvais et manipulateur. Au contraire : sa sincérité et son innocence sont les marques de sa folie, celle qui peut gagner toutes les personnes « sans histoires ». La métamorphose produite chez le jeune homme devient alors un tourbillon. Le monde extérieur devient un agresseur et la peur engloutit le rêve : la jeune fille derrière le miroir disparaît, laissant le jeune homme isolé, en proie à lui-même. Comme le citoyen qui ne rêve plus, tant il est hanté par les images qui lui sont transmises chaque soir dans le JT, où la « sécurité » et « l'angoisse » l'emportent sur l'espoir et la promesse de l'avenir.

*« tu veux un raki ? - il est bon – cuit
deux fois – ça se voit – ça nettoie – je l'ai
toujours dit, pour bien faire le ménage, il
faut des bons produits »*

Dans un monde empreint de violence, en attendant la mort, ce sont les familles qui souffrent et se décomposent. La guerre permet de brosser un portrait aux traits grossiers des personnages. Ainsi, l'on retrouve le fils de famille oisif

qui part à la guerre pour « être un homme », les parents qui veulent se protéger et cacher leur enfant, la fille qui est victime des soldats et également des identités voilées : autant de personnages universels dont les traumatismes sont immédiatement reconnaissables, mais qui n'en sont pas moins poignants lorsqu'on se plaît à en montrer l'absurdité et le déroulement surprenant, frontal ou plus pernicieux. Contre qui entre-t-on en guerre ? Contre soi ou contre les autres ? Ici, la guerre se joue en alternant deux temporalités : le Blitzkrieg, où les événements se succèdent de façon saccadée, alterne avec les moments d'attente interminable, où chaque respiration demande un effort.

La guerre terminée, le temps normal reprend son cours, mais des entraves à la liberté subsistent en nous. *Mettez les voiles !* explore les traumatismes d'une guerre universelle et intime, d'une liberté étouffée sous le poids de traditions oppressantes et de familles sclérosées. Grâce aux ressorts de l'absurde, puisque Nino Noskin échange les rôles convenus des hommes et des femmes, la pièce nous permet de redécouvrir des situations familiales et d'apporter un éclairage nouveau sur ces enjeux fondamentaux.

Au-delà de la sclérose d'une famille, on peut lire l'enfermement dépeint par *Mettez les voiles !* à l'échelle d'une société, d'un pays. L'extrémisme de la tradition en opposition à la nécessité vitale d'ouverture trouve écho dans les intégrismes religieux. La pièce met en lumière comment les trois religions monothéistes peuvent se rejoindre dans l'intégrisme au détriment de la foi.

La Guerre est terminée mais le traumatisme n'aura épargné personne, les démons persistent. Même les héros — ou plutôt : les héros, surtout — en reviennent brisés, isolés, hors du monde. Le monde d'après-guerre devient une réalité parallèle, où l'on feint de vivre hors du passé, alors que le passé est toujours-présent. La corruption endémique, née du mélange entre le privé et le public, le pouvoir et le sang, encourage le clientélisme et la bêtise des personnages puissants, enivrés par leur puissance et le raki. Les « petites gens » sont alors les victimes civiles d'un système qui encourage le mensonge, sur fond de promesses électorales. Ici, la scène fait place à une superposition de messages publicitaires et d'affiches politiques, dont l'image dédoublée — l'homme ordinaire, qui boit et qui chie — nous fait rire ou nous enrage. La réalité dépasse la fiction, le candidat à la présidence est un temps méconnaissable, porteur d'espoir, alors que tous les signes sont là pour dénoncer en lui la crapule et le vampire. L'après-guerre est un avant-guerre.

L'auteur

Nino Noskin est né en Yougoslavie. Il a grandi dans son pays d'origine et vit aujourd'hui à Lausanne, en Suisse. Issu d'une famille aristocratique, entre un père, homme d'affaires et fervent religieux et une mère, défenseur de l'Etat de Yougoslavie et totalement athée, il présente dès sa prime jeunesse des troubles de la personnalité qui lui valent plusieurs séjours en hôpital psychiatrique et en prison.

Il écrit alors de nombreuses pièces qui, à l'époque, n'ont pas vocation à être montées un jour : *Mon ami paranoïaque*, *En attendant la mort*, *Mettez les voiles !*, *Mes démons*, *Goslavie*, *Mon cul*, *Ma guerre*, *Sauve moi et toi*, *Carnage au cimetière...* Ses pièces racontent la guerre, la violence, l'oppression des femmes et la folie des hommes.

Ces thèmes universels lui sont apparus dans l'histoire récente de son pays comme un concentré de ce que l'humanité a de plus sombre. Il en résulte des récits où le tragique est souvent contrebalancé par un humour noir et caustique qui met en lumière, avec beaucoup de dérision, l'absurdité des situations.



Rencontre avec Nino Noskin

« J'ai rencontré Nino Noskin, par hasard. J'étais à l'hôpital, au Kosovo. Noskin m'a donné un amas de manuscrits de lui, dont il voulait se débarrasser. J'ai tout lu d'une traite et j'ai été passionné par ce que j'ai lu. Grâce à l'adresse postale indiquée à l'en-tête de ses manuscrits, je lui ai écrit une lettre afin de lui demander l'autorisation de monter ces textes. Il m'a donné son accord sans poser de conditions.

Je ne suis pas sûr de connaître Noskin, pourtant je le connais intimement. Je ne peux que tenter de dresser un portrait de ce que j'arrive à percevoir, et à poser quelques balises de mise en garde pour le novice qui sera amené, un jour ou l'autre, à côtoyer Noskin.

C'est un personnage insaisissable, intimidant, qui effraye autant qu'il suscite l'admiration. Pourtant (et c'est bien là l'étrangeté du personnage), sa méchanceté vous incite à libérer vos pensées les plus inconscientes, à vous révéler entièrement et dépasser vos pré-supposés, sur la vie et l'amour, l'autre. Noskin est un poète mais il ne voudrait

surtout pas être qualifié ainsi. Sa quête de l'amour absolu l'entraîne vers les chemins tortueux de l'inaccessible, de la folie destructrice.

Lorsqu'il est heureux, cette quête devient une utopie créatrice, salvatrice. Celui qui ne veut pas regarder ses noirceurs intérieures devrait éviter de lire, rencontrer, discuter avec Noskin. Celui qui est prêt à se perdre dans son inconscient sans la bouée de son psychanalyste se fera manger par Noskin.

Ces accointances humaines et théâtrales entre lui et moi trouvent naturellement aujourd'hui leur aboutissement dans la tétralogie *Raki*, qui rassemble quatre de ses textes. »

Nikson Pitaqaj

L'écriture de Noskin

La plume de Noskin est pleine d'un humour acide. Il y a quelque chose de maladif, une torture enfouie et pas bien digérée qu'il recrache avec des mots qu'il vous balance à la page, comme une gifle qui laisse une marque rougie un bon moment.

Les personnages de Noskin parlent peu, mais chaque mot est plein, essentiel, explosif même, à l'image de sa vie où le danger est partout, jusqu'à la dernière virgule. Noskin, avec ses pièces, nous parle de l'Homme, de sa pulsion de vie, qui peut engendrer la peur, la violence et les excès et ainsi rejoindre une pulsion destructrice, une pulsion de mort. Nous comprenons, une fois la machine lancée, que les personnages vont mourir, mais seulement après avoir vécu la vie avec un jusqu'au-boutisme terrifiant...

Mon ami paranoïaque

de Nino Noskin

Mise en scène

Nikson Pitaqaj

Création lumières

Piotr Ninkov

Décors

Sokol Prishtina

Costumes

Drita Noli

Avec

Henri Vatin

Zachary Lebourg

Anne-Sophie Pathé



Résumé

Mon ami paranoïaque décrit le délire paranoïaque qui gagne un jeune homme sans histoires, le jour où un ami l'incite à se protéger en ayant toujours un couteau dans sa poche. Le jeune homme se laisse gagner par la peur de l'extérieur, et s'éloigne toujours davantage d'une jeune fille de l'autre côté du miroir qui l'observait d'un œil bienveillant.

Premier Mouvement

Mise en scène et scénographie

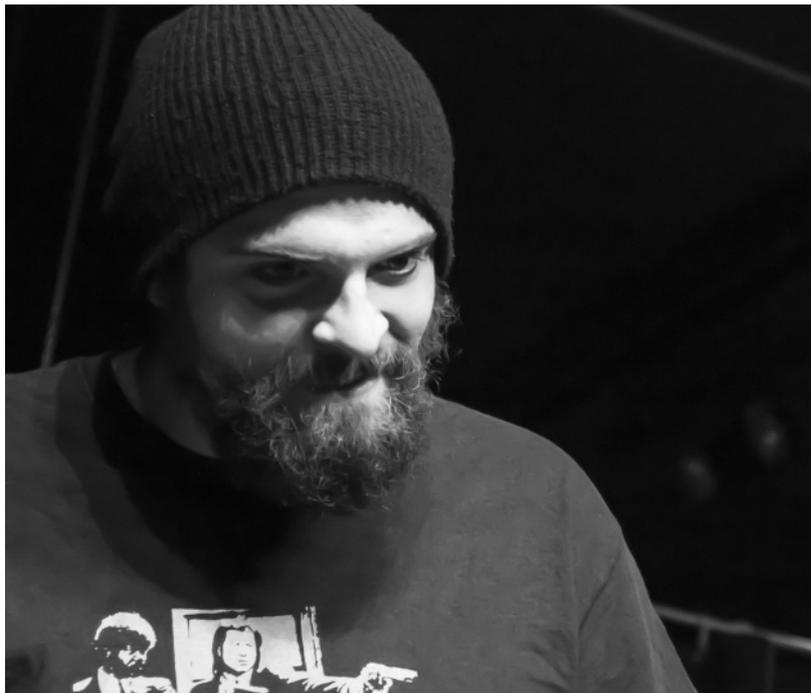
Le début de la pièce est un conte. Antoni est sur son lit, Rêve sur un fauteuil, il compose de la musique pour son amour qui le rend heureux. D'une histoire tout à fait banale, avec son voisin, naît un problème. La machine est lancée et ne s'arrêtera pas jusqu'au dernier instant de la vie.

Le monde est fait d'impostures, les gens ne se montrent jamais sous leur vrai jour. Et la fragilité, la timidité, le repli sur soi et la peur de l'extérieur font d'un homme sans histoires une proie facile pour ceux qui expriment leur besoin de séduire et de profiter de l'autre dans une passion cruelle, égocentrique, voire vampirique.

À ce stade, l'incommunicabilité entre les êtres est insurmontable. L'onde de choc est retentissante ! Le côté intimiste et personnel des personnages nous fait voyager régulièrement entre l'intérieur et l'extérieur des personnages (on ne sait pas s'il y a une ou plusieurs personnes dans cette histoire). L'humour est très présent dans la mise en scène.

Alors que la pièce commence comme un rêve, elle finit en cauchemar. Elle, Rêve, se retrouve dans une cage à oiseaux, recouverte d'un tissu (comme un voile) ; Antoni, allongé sur une mine face au spectateur, les yeux écarquillés, se demandant : qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Nikson Pitaqaj



En attendant la mort

de Nino Noskin

Mise en scène

Nikson Pitaqaj

Création lumières

Piotr Ninkov

Décors

Sokol Prishtina

Costumes

Drita Noli

Avec

Henri Vatin

Lina Cespedes

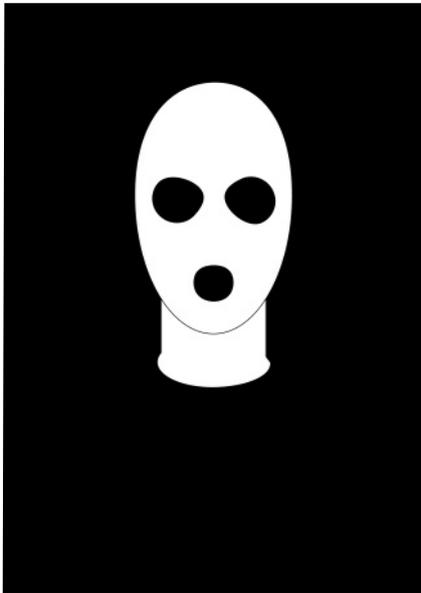
Yan Brailowsky

Zachary Lebourg

Anne-Sophie Pathé

Marc Enche

Elise Pradinas



Résumé

Sur un bûcher, une famille attend. Le père, la mère, le fils et la fille. Qu'attendent-ils ? Pourquoi attendent-ils ? Savent-ils seulement ce qu'ils attendent ? Cette famille représente les sacrifiés christiques de la Guerre prescrite par les hautes instances politiques et militaires. On assiste à la confusion de la sphère publique et de la sphère privée, à l'holocauste des populations sur l'autel de la Guerre. Ce qui se passe à l'extérieur échappe à cette famille et, par conséquent, l'effraie. Cette peur est précisément le terreau de la Guerre, elle la crée et l'entretient dans un mouvement circulaire infernal, éternel et universel. Dans l'ignorance, paralysés, les membres de cette famille attendent... Ils attendent la Guerre. Ils attendent la mort...

En attendant la mort est une fable guerrière où un fils prodigue, parti se battre contre la volonté de sa famille, revient de la Guerre comme un fantôme errant, non parce qu'il est mort au combat, mais parce qu'il est mort « de l'intérieur ». L'après-guerre est un avant-guerre.

Deuxième Mouvement

Mise en scène et scénographie



Les personnages ne parlent pas, ou peu. Ce qu'ils vivent les dépasse et ne peut être exprimé. En adéquation avec le texte dans lequel les points de suspension ont la part belle, le corps est le vecteur privilégié du propos. La mise en scène est brute, primitive et visuelle au-delà des grands discours juges, explicatifs ou moralisateurs. Ainsi, le théâtre, spectacle vivant, a pour objectif d'exorciser le traumatisme en réanimant les héros que la Guerre a entraînés dans une forme de mort.

On pense la guerre finie ! Non, elle continue. La famille est vivante mais elle est anesthésiée.

Rendus insensibles à la mort, ils sont devenus insensibles à la vie. Ils ne sont certes pas morts à la Guerre, mais ils n'appartiennent plus au monde des vivants. Ils ne sont plus eux-mêmes, ils n'en sont que l'ombre, ils sont des revenants de la Guerre.

La scénographie est minimaliste. Située au centre de la scène, elle a pour objectif de concentrer l'action dans un espace limité, comme pour souligner l'enfermement des personnages dans leur situation, et ainsi augmenter la tension des regards vers eux.

Après *Mon ami paranoïaque*, qui traitait des origines et des causes de la peur et de la violence sur le plan de l'individu, mettre en scène Noskin pour la deuxième fois est pour moi la continuité évidente d'un travail, autant que l'approfondissement d'un questionnement : *En attendant la mort*, deuxième volet du projet *Raki*, interroge sur les effets de la guerre sur une population plongée malgré elle au cœur de l'incompréhensible.



Mettez les voiles !

de Nino Noskin

Mise en scène

Nikson Pitaqaj

Création lumières

Piotr Ninkov

Décors

Sokol Prishtina

Costumes

Drita Noli

Avec

Henri Vatin

Yan Brailowsky

Lina Cespedes

Anne-Sophie Pathé

Marc Enche

Frédéric Slama

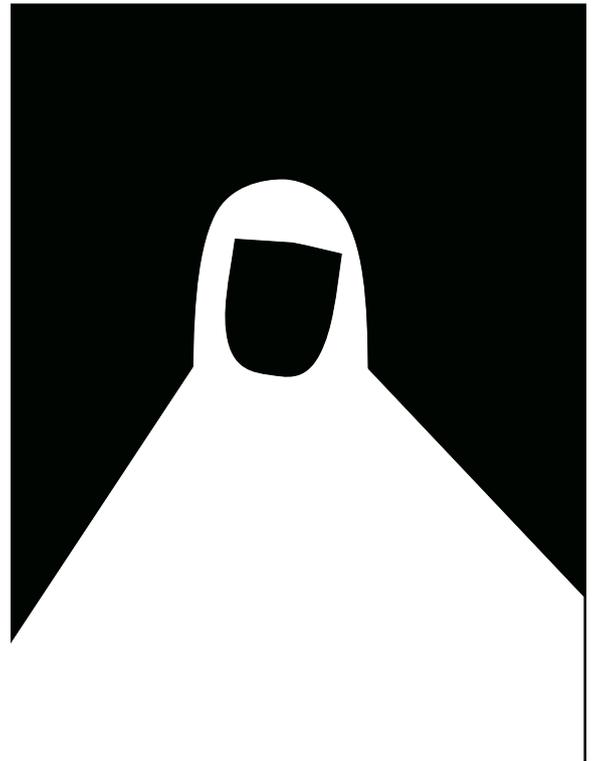
Marianne Giraud

Oscar Hernandez

en alternance : Luan Pitaqaj,

Moutti Khatri-Foltz, Félix

Seck



Résumé

Mettez les voiles ! est une fable théâtrale sur l'absence de liberté et l'enfermement. La pièce explore les traumatismes d'une guerre universelle et intime, d'une liberté étouffée sous le poids de traditions oppressantes, de familles sclérosées, des intégrismes des trois religions monothéistes. A l'image de la représentation, qui débute sur un match de football, tout est jeu mais jeu dangereux...

Nino Noskin inverse les rôles : l'autorité familiale, sociale et religieuse est représentée par les femmes et non par les hommes. Ce déplacement permet de redécouvrir des situations familières et d'apporter – par les ressorts de l'absurde - un éclairage nouveau sur ces enjeux fondamentaux.

Au-delà des discours jugés, la mise en scène brute et visuelle est celle d'un travail sur l'inconscient. Les corps dansent, le ton est léger, et la cruauté des scènes d'affrontement idéologique et de quête de liberté n'en est que plus poignante.

Troisième Mouvement

Note d'intention

Les trois frères ainsi que le personnage du voisin — étouffés successivement par les personnages de la mère, de la fille ou de la prêtre — sont en quête de liberté. Ils se réfugient dans un « ailleurs » par la musique, la danse ou le football qui sont autant de symboles d'émancipation. Le personnage de la mère n'a de cesse de tenter d'étouffer les germes de cette épidémie de liberté ; chercher la musique — son couteau à la main — pour la faire taire, comme crever le ballon de football pour tuer toute possibilité de jeu.



Les trois frères ainsi que le voisin parviennent par moments à s'évader. Ils jouent au football — envers et contre tout — avec ou sans ballon. Ils retirent leur tchador – sous lequel ils portent la même jupe de couleurs différentes — et dansent sur une musique folklorique qui se transforme sans que l'on s'en rende compte en *Thriller* de Michael Jackson avant de retrouver son air traditionnel. Si l'apparition de *Thriller* est le paroxysme de cet « ailleurs », la musique folklorique est déjà un symbole festif et libérateur. *Mettez les voiles !* n'est pas une pièce qui révoque la tradition, elle met simplement en garde sur l'enfermement que celle-ci peut engendrer si elle isole les individus du monde extérieur.

Dans *Mettez les voiles !*, les figures féminines sont les gardiennes de la tradition — dont elles représentent la forme la plus extrême et à laquelle elles soumettent les hommes. Le comportement tyrannique et castrateur de la mère trouve son paroxysme dans le viol de l'un de ses fils. Elle n'aura de cesse de répéter « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? », elle-même victime inconsciente d'un héritage d'enfermement. Si les pulsions sexuelles des femmes sont exacerbées et satisfaites, elles semblent interdites aux hommes. La complicité et l'intimité de Numéro 2 et Numéro IV laisse entrevoir une homosexualité taboue. Les contacts charnels des trois frères et du voisin pendant les danses semblent crier leur sexualité refoulée.

Le poids matriarcal de la structure familiale supplante le poids des femmes sur les hommes. Le personnage de la fille semble une forme d'intermédiaire entre sa mère et ses frères – entre la continuité d'une tradition extrémiste et la soif d'évasion. Elle joue au football avec ses frères et danse lorsqu'elle est à l'abri des regards, mais n'affronte jamais sa mère et trouve comme seul moyen d'affirmer son pouvoir le viol du voisin.

Le personnage de Numéro 1 Bis, fils âgé d'une dizaine d'années de Numéro 1 — est pris en main par le personnage de la mère. Arguant que ce n'est qu'un bâtard — dont la mère est absolument absente tout au long de la pièce — elle lui impose à la fin de la pièce son joug en le revêtant du même hidjab que son père. Elle lui adresse alors les mêmes mots rituels qu'à lui, augurant un sort identique et une éventuelle perpétuation de l'asservissement.

Au-delà de la sclérose d'une famille, on peut lire cet enfermement à l'échelle d'une société, d'un pays et de sa nécessité vitale d'ouverture.

L'extrémisme de la tradition trouve écho dans les intégrismes religieux. *Mettez les voiles !* met en lumière comment les trois religions monothéistes peuvent se rejoindre dans l'intégrisme au détriment de la foi. Le personnage de La Prêtre ne donne jamais la parole aux futurs mariés et accepte tout au long de leur

confession des billets de banque discrètement passés par la mariée. Le port du voile est successivement positif (pour deux des frères et le voisin qui le considèrent comme une affirmation de leur liberté) et négatif (pour l'un des frères qui le voit comme une entrave à sa liberté). La question du voile, au cœur de l'actualité, n'est-elle pas au centre de la définition de la liberté ?

« J'ai écrit cette pièce en pensant à ma sœur, sacrifiée sur l'autel d'un certain type de mariage. Son mari, qui lui a été imposé par mes parents, exige d'elle qu'elle porte le voile. Elle est épouse, elle est mère, elle ne se plaint pas de cette situation qu'elle a acceptée d'emblée. Ce sont ces questions auxquelles je ne prétends pas donner de réponses mais que je veux aborder dans cette pièce. »

Nino Noskin

Ces thématiques ne sont pas traitées avec un discours juge ou moralisateur qui prétendrait avoir raison. La concision du texte laisse la part belle aux non-dits pour les personnages et à l'imaginaire pour le public. L'inversion hommes-femmes, l'humour du texte de Noskin, la légèreté dans le jeu et la danse des acteurs permettent de redécouvrir — simplement et sans idée préconçue — les enjeux de situations malheureusement familiales dont on ne prend parfois pas toute la mesure tant ils sont intégrés en nous.



Mise en scène

Scénographie

Mettez les voiles ! témoigne de la volonté de la Compagnie Libre d'Esprit de ne pas dater ni situer ses pièces afin de laisser la porte ouverte à l'imagination. Le plateau est nu, la lumière devient décor et le jeu des comédiens — et leurs danses — sont le cœur du travail.

Une lumière blanche, crue et vive, à laquelle s'ajoutent par moments des touches bleutées, permet la création d'une atmosphère brute où se nichent pourtant les rêves. Elle est le contre-point du jeu plein de vie et de gaîté des comédiens.



Costumes et Maquillage

Le maquillage des yeux est marqué. La pièce s'ouvre sur un jeu de lumière : On découvre progressivement la présence — qu'on ne pouvait soupçonner à l'entrée dans la salle — des trois frères et du voisin dont on ne perçoit dans un premier temps que les yeux avant de les découvrir vêtus de niqabs. Cette insistance sur le maquillage des yeux ainsi qu'un certain usage du silence ou de la musique permettent de donner tout leur sens aux non-dits qui parcourent le texte.



Tous les hommes sont habillés de la même manière, selon l'occasion, sans distinction identitaire (niqab ou hidjab et robe traditionnelle). Ce déni de l'individualité se retrouve dans l'appellation des différents personnages : Numéro 1, Numéro 2, Numéro 3 et Numéro IV. L'usage des chiffres romains signifie que Numéro IV n'est pas un frère mais un voisin tout aussi semblable puisqu'il prend la suite des numéros 1, 2 et 3.

Les femmes se distinguent quant à elles par leurs vêtements. La sœur et la mariée sont en costume-cravate, la mère porte une tenue traditionnelle d'inspiration juive. Le costume de La Prêtre rappelle la soutane catholique.

Le tchador lui-même n'est pas sans rappeler la tenue des prêtres orthodoxes. Cette variété de références dans les costumes témoigne du caractère universel de *Mettez les voiles !* puisque les costumes traditionnels, les signes de différentes religions, ou le symbole même de l'uniforme de la société occidentale se côtoient afin de mettre en garde contre tout extrémisme, quelle que soit sa forme et son origine...



Mes démons

de Nino Noskin

Mise en scène

Nikson Pitaqaj

Scénographie et décor

Oscar Hernandez et Nikson Pitaqaj

Création lumières

Henri Vatin et Nikson Pitaqaj

Photographies et captation vidéo

Oscar Hernandez

Avec

Henri Vatin

Lina Cespedes

Yan Brailowsky

Anne-Sophie Pathé

Marc Enche

Frédéric Slama

Marianne Giraud



Résumé

Après la guerre, Drasko, candidat aux élections et soutenu par le Général Pilat le Pons, représentant du Pays des Merveilles Unies, promet à sa voisine, Marie, de l'aider à retrouver son fils défunt, mais celle-ci ignore que c'est précisément cet homme qui fut le bourreau de son fils. Pendant la guerre, il l'a tué gratuitement et au hasard dans la foule, quasiment sous les yeux du Général, déjà présent pour apporter la Paix, et qui, buvant le raki que Drasko lui offrait, ne voyait rien des crimes commis autour de lui.

Le texte traite de la Guerre, l'histoire se situe au moment clé de la chute de l'ex Yougoslavie. Il met en exergue un choc des cultures, des valeurs, des moyens d'expression, entre le socialisme communiste et le nationalisme qui s'appuie sur la religion pour imposer ses idées.

Quatrième Mouvement

Mise en scène

Le personnage de Marie conclut la pièce en suppliant sa fille d'aller « raconter ce qui s'est passé ». Dans *Mes démons*, la sphère privée et la sphère publique se heurtent. Drasko n'est pas seulement l'homme qui a tué son fils, il est aussi le voisin de Marie, avec qui elle entretient les meilleures relations quotidiennes. La décadence ambiante n'empêche pas les « petites gens » d'aller chercher leur pain à la boulangerie, de faire preuve de solidarité en partageant le pain, comme on partage le corps du Christ, de danser... Toutefois, la sphère publique prend toujours le pas sur la sphère privée, la diffusion mécanique de l'hymne, distillé tout au long de la pièce comme un refrain, « re-frein » à la liberté individuelle, ordonne la cessation de toutes activités personnelles et humaines.

Les personnages de la sphère politique témoignent d'une corruption endémique où le raki et les armes, les faux recueils et les faux sourires ont la part belle. Il est toujours question du « travail » à faire mais au final, il y a beaucoup de bavardage mais aucune action : on répète inlassablement la même chose pour gagner du temps, on songe à se marier, Drasko se préoccupe de son mal de dos qu'il veut faire soigner de la manière la plus érotique. La seule réponse qui est apportée au peuple est bureaucratique, elle n'a pour objectif que de le faire patienter, en arpentant les couloirs de « la maison des fous ».

Le texte de Nino Noskin est empreint d'un humour acerbe quant à l'incompétence et l'inertie des personnages de la sphère politique. Les dialogues où chacun se renvoie la balle pour ne pas avoir à répondre, les éternels reports d'une éventuelle action, les frasques de Ranko et Drasko qui font se répéter successivement tous les personnages qui doutent de leur rendement : « Mais vous êtes sûrs que... », sont savoureux.

L'écriture, construite sur le modèle d'un puzzle, qui alterne entre des actes traduisant le passé, le présent et le futur, traduit subtilement le fait qu'ils tournent en rond. Ces personnages frisent le ridicule, et nous devenons par le fait, si ce n'est sympathiques, humains dans leur dimension pathétique. Le phénomène d'identification permet d'optimiser la mise en garde de Nino Noskin contre la corruption de l'humain par la Guerre.

Ces personnages se déculpabilisent en se déclamant les défenseurs contre « les ennemis du peuple », ces dissidents qu'ils appellent des « nazis », quand ce sont eux, au contraire, qui œuvrent, sans en avoir parfois même conscience, à une éradication des Droits de l'Homme. Ainsi, Nino Noskin nous incite à être vigilant et sa mise en garde résonne particulièrement en moi, ici et maintenant.

Nikson Pitaqaj



Scénographie – Théâtre, marionnettes et vidéos

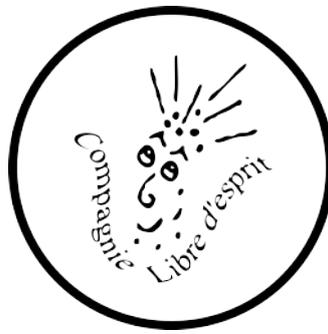
*Mes Démon*s met en scène les « petites gens » dans des scènes de foule au sein de laquelle tous sont bafoués, réduits à des fantômes, vivants ou morts. Des marionnettes à taille humaine rendront compte à la fois de cette profusion et de cette désincarnation. Pour ces scènes de foule, les comédiens, attachés à des marionnettes, les entraîneront à chacun de leurs mouvements dans leur sillage. Ces hommes et ces femmes, petites gens ou marionnettes, ne sont que les pantins de la sphère publique.

La sphère politique est donc publique et devient un véritable show qui a vocation à détourner la conscience commune. La campagne électorale de Drasko parie sur une mise en scène positive, des images savamment étudiées, des applaudissements fortement encouragés pour ponctuer les différents discours, des témoignages valorisants soufflés à des personnages atypiques au fort capital de sympathie... On se croirait sur le plateau d'une émission de divertissement destinée à attendrir la fameuse ménagère, lorsque Drasko fait la promesse solennelle de retrouver le fils de Marie afin de recueillir tous les suffrages en jouant sur la corde émotionnelle. L'usage de vidéo et d'amplification sonore contribuera à cette idée d'entertainment.



Crédits :

* illustrations : Monsieur U - Pauline Flotz
photographies : Gérard Marché - Oscar Hernandez
graphisme : Ozan & Nay B



Les créations de la Compagnie :

- 2017 *Mettez les voiles !* de Nino Noskin
- 2017 *La Mouette* de Tchekhov
- 2016 *Le rapport dont vous êtes l'objet* de Václav Havel
- 2015 *Platonov* de Tchekhov
- 2014 *Largo desolato* de Václav Havel
- 2014 *En attendant la mort* de Nino Noskin
- 2013 *Pétition* de Václav Havel
- 2013 *Vernissage* de Václav Havel
- 2013 *Mon ami paranoïaque* de Nino Noskin
- 2011 *Knock* de Jules Romains
- 2011 *Audience* de Václav Havel
- 2010 *La Marquise d'O...* d'après Kleist
- 2007 *Crime et Châtiment* d'après Dostoïevski
- 2006 *Requiem* de Roger Lombardot
- 2005 *Une demande en mariage* de Tchekhov
- 2003 *La cabane à MurMures*, montage de textes
- 2002 *Avec ou sans couleurs* de N. Pitaqaj
- 2001 *Le vrai du faux des gitans* de N. Pitaqaj

Compagnie Libre d'Esprit

Maison des Associations du 15^{ème} arrondissement de Paris - Boîte n°54
22 rue de la Saïda
75015 PARIS

Licence : 2-1072688 - SIRET : 44036933800015 - Téléphone : 06 76 80 73 42

Contact : direction@libredesprit.net - Diffusion : diffusion@libredesprit.net

Site internet : www.libredesprit.net

La Compagnie Libre d'Esprit est en résidence au Théâtre de l'Épée de Bois (Cartoucherie) et au Théâtre du Grenier à Bougival (78). Elle a reçu à plusieurs reprises le soutien du Conseil Général des Yvelines. En 2009-2010, elle était en résidence de création à Langeais (37). De 2002 à 2008, elle était en résidence au Théâtre Jean-Vilar à l'Île-Saint-Denis (93). Elle a été soutenue par le Conseil Général de Seine-Saint-Denis, la SPEDIDAM, la SACEM, l'ADAMI et le Conseil de l'Europe.

Espace Alya / de Nino Noskin / mes de Nikson Pitaqaj

MON AMI PARANOÏAQUE

Publié le 23 juin 2014 - N° 222

Nikson Pitaqaj présente la première partie de la tétralogie *Raki Raki Raki*, rassemblant quatre textes de Nino Noskin. Une pièce violente et terrifiante, entre *catharsis* et avertissement, et un paradoxal appel à la douceur...



Crédit photo : Gérard Marché Légende photo : Anne-Sophie Pathé dans Mon ami paranoïaque.

« Celui qui est prêt à se perdre dans son inconscient sans la bouée de son psychanalyste se fera manger par Noskin », dit Nikson Pitaqaj. *Mon ami paranoïaque* décrit la progression du délire de persécution qui gagne Antoni, dont l'esprit est gangrené par les trop angoissants conseils de prudence de son meilleur ami. Cauchemar ou réalité ? Réalisme ou onirisme ? On ne sait... Peut-être que la scène est celle de l'âme malade d'Antoni, peut-être que la jeune fille silencieuse, installée à cour comme un oiseau dans une cage, est l'image des états affectueux qui peut à peu se délitent, toujours est-il qu'Antoni est cruellement seul dans cette spirale qui le conduit de la peur à la haine et de la haine au meurtre. Nikson Pitaqaj dit de Nino Noskin qu'il « effraye autant qu'il suscite l'admiration ». « Sa plume est pleine d'un humour acide qui cache une certaine perversité » : la pièce joue de cet effrayant équilibre, et force à ce point la noirceur qu'elle paraît appeler de toutes ses forces l'amour, la confiance et la douceur qui manquent au pauvre Antoni.

Catherine Robert

Raki.

Posté dans 14 mai, 2014 dans [critique](#).

Raki: Mon ami paranoïaque et *En attendant la mort* de Nino Noskin, mise en scène de Nikson Pitaqaj.



Il était une fois un jeune homme un peu naïf, se berçant de quelques accords de guitare et du sourire de sa douce, silencieuse. Arrive Franki, un copain plus âgé. Un futé, un malin, pas un naïf, celui-là. Il instille à l'oreille du jeune Toni la méfiance du voisin, l'idée qu'il faut pouvoir se

défendre, l'image d'une virilité armée : un vrai cadeau, en échange d'une goutte de raki. Ensuite, sur le schéma répétitif d'un conte, la spirale monte, jusqu'à l'anéantissement. Ça pourrait se passer chez nous, aux Etats-Unis, partout où quelqu'un doute de sa virilité, ne se sent « personne » et ne devient « quelqu'un » qu'au moment où il tient une arme. Et la femme ? La femme se tait, ou presque, car, au moindre mot, c'est contre elle que l'arme va se tourner. Lui, l'homme lui montrera « qui il est ».

Mon ami paranoïaque joue sur la construction de la peur et l'escalade de la violence qu'elle entraîne. Une escalade qui n'a rien de gratuit : c'est un marchand d'armes qui parle. La fable est claire, à double échelle, du fait-divers au capitalisme mondial, et elle tire sa force de son économie : pas un mot de trop.

La seconde pièce, *En attendant la mort* joue sur le poison de la peur. On y voit une famille, serrée comme un fagot dans sa maison, claquant des dents, attendant la venue des soldats. Ami ou ennemi, le soldat est le même : terrifié par la peur qu'il inspire, violent, humiliant... Ainsi, le fils revient de la guerre, et la fête de la victoire devient alors la défaite du lien familial et de l'humanité.

Il n'y a pas d'après-guerre, c'est seulement le couvercle et le déni de la guerre. La réalité à laquelle nous renvoie Nino Noskin, on en a l'écho tous les jours, qu'on le veuille ou non. Ces farces cruelles font pas rire. Si l'on y parvient quand même (plutôt la première que la seconde plus obscure et encore plus sidérante), c'est quand l'homme-machine est pris dans l'engrenage qu'il a monté lui-même, huilé à petits coups de raki... [...]

Christine Friedel



« Mon ami paranoïaque » décrypte l'arrivée progressive de la folie chez un garçon solitaire. Si les bombes à retardement psychotiques vous intéressent, vous serez comblés.

Pour l'adaptation du premier mouvement de la tétralogie des Balkans, Raki Raki Raki, la compagnie Libre d'Esprit choisit l'épur. La scène ne contient qu'un lit de camp, ainsi qu'un siège s'apparentant à une cage à oiseau, dans lequel se trouve une fille. Nous sommes dans l'appartement de notre héros Antoni, qui cherchera sans cesse à se convaincre qu'il est le maître des lieux. Car malgré son physique imposant, ce grand barbu n'est pas rassuré. Peut-être à cause d'une futile altercation avec son voisin. Et lorsque son ami Franki débarque, ce qu'il fait à de nombreuses reprises, il sèmera la graine du doute chez Antoni, ce dernier doit-il être prêt à se défendre, se trouve-t-il en danger ? Et cette graine ne fera que s'accroître au fil des échanges avec cet ami suspect, jusqu'à provoquer le pire.



L'étrangeté possède Mon Ami Paranoïaque du début à la fin. Où sommes-nous ? La vacuité de la scénographie nous laisse à penser que tout ceci n'est qu'un rêve, d'autant que les échanges entre Franki et Antoni sont surréalistes, de par les silences que les comédiens imposent au texte, et que la fille/oiseau n'existe pas pour Franki, comme si elle n'était que la conscience d'Antoni. Et ce dernier se complaît à la menacer dès qu'il est seul avec elle. Le spectateur est ballotté entre la réalité et l'intérieur d'une conscience malade. Antoni est-il schizophrène ? Les autres personnages sont-ils le reflet de sa conscience ou existent-ils ? A chacun de se faire sa propre idée.

La tension est constante tout au long du spectacle, entre menace concrète tantôt au public, tantôt aux protagonistes, et amusement cruel. Le spectateur s'interroge, la pièce est-elle drôle ou pathétique ? Car tandis qu'Antoni s'amuse avec la fille, cette dernière est terrorisée, et Franki semble incarner un marchand d'armes, un vendeur d'angoisses pour l'autre. Et l'imaginaire du spectateur navigue agréablement malgré son sujet lourd. Le personnage central va même jusqu'à nous rappeler un fanatique, lorsque, crâne rasé et barbu, il sort un tapis.

Le spectacle n'est pas décontracté et joyeux, pourtant il séduit et pose question grâce à des comédiens impliqués et convaincants. On rit de la cascade de paranoïa qui submerge Antoni. A la fin de la pièce, on sent que le héros, l'oeil vicieux, au bord de la rupture, a dépassé les bornes et c'est jubilatoire.

Rudolphe Pignon paru dans *Le Crabe des Arts* le 19 juillet 2014



Antoni est sur son lit, heureux, la guitare à la main, jusqu'au jour où son meilleur ami lui offre un couteau « juste pour se protéger ».

D'une querelle banale entre voisins au délire paranoïaque du persécuté, cette pièce met en avant le jusque-boutisme d'un homme fragile entraîné malgré lui dans cette spirale de violence par un ami. Le Raki coule à flot et l'histoire se terminera mal.

La cie « Libre d'esprit », dans une mise en scène de Nikson Pitaqaj, donnent deux moments de la tétralogie de Nino Nioskin, des textes évoquant avant tout la violence, sournoise et rampante, celle faite aux Hommes durant les guerres, ou celles faites aux femmes au travers de règles religieuses ou culturelles d'un autre temps.

Bien que le propos de « Mon ami paranoïaque » soit alléchant, comme le huis-clos d'Antoni, un homme malade, qui se raccroche tant qu'il peut à la vie, le texte apparaît très vite bien répétitif pour offrir un vrai moment de théâtre d'une heure, malgré quelques effets intéressants de mise en scène comme par exemple le glissement de ce qu'on peut prendre comme la compagne d'Antoni, vers une représentation plus poétique de la conscience morale du « héros ». Mais le texte n'est décidément pas assez riche et foisonnant pour permettre une réelle densité de jeu et d'émotions.

Du raki se voulant fort et violent, mais un petit cru tout de même, malgré les efforts réels des comédiens et du metteur en scène.

Pierre Salles, publié par *Le Bruit du Off* le 18 juillet 2014

Mon ami paranoïaque

De Nino Noskin

Première pièce d'un cycle consacré à Nino Noskin (auteur kosovar), Mon ami paranoïaque est d'abord un commentaire de guerre. Pas la grande, ni l'héroïque, ni la justifiée... Juste la sale guerre de paliers ou de paillasons, la guéguerre quéquette que le sapienstrois fois sapiens trimballe dans ses poches. Une guerre quasi-dissidente eu égard aux autres, une guerre en ex-Yougoslavie par exemple, improbable, quasi-niée, et dont le souvenir ne hantera que ses victimes collatérales.



En l'occurrence ce jeune homme étendu sur un lit, rêveur, qu'on imagine doux, attentionné envers sa compagne, immobile elle est dans son boudoir, pas loin du lit, il joue un air de guitare, fredonne.

Là encore, il s'agit d'une chambre dont la fenêtre donne sur le public. Ce jeune homme n'est rien de particulier, certes pas dissident, à peine égaré. Jusqu'au jour où un ami débarque. Un ami qui te veut du bien, que du bien et à propos, quid de ta fâcherie avec ton voisin ? Quid de ta sécurité car il faut bien l'avouer, les choses changent, le monde change et la sécurité est devenue supplique.

On trinque alors, à la santé, à la sécurité, à la liberté que procure la possession d'une assurance-vie létale (dont on ne se sert pas bien sûr, nous sommes dans le domaine extensible de la dissuasion), la vie est belle. Mais dangereuse. Et un doute s'insinue. L'ami, un marchand d'armes ? Le jeune homme, un taxi-driver potentiellement sniper ? Le boudoir de la fiancée, un bunker ? La montée de la peur, une parano, encore une ?

Le doute grandit, devient no man's land barbelisé de certitudes d'autant plus fausses qu'elles sont fragiles. L'identité individuelle, brute de décoffrage, à la fois alpha (ah la jouissance de ce coup de carabine tiré dans la direction de la fenêtre du voisin !) et oméga (aïe ce positionnement final qui devrait mettre un terme à l'histoire en une gigantesque explosion de rires inquiets), n'est plus que le justificatif d'une névrose collective, d'un égarement universel.

Et une fois de plus, le jeu des comédiens, passant tour à tour du chuchotement au cri, de la supplique à l'exigence, la façon dont le jeune homme apprend chaque geste de survie et l'applique sous les yeux du public, les nœuds que suggère le moindre geste de la fiancée, l'étreinte de la main de l'ami lorsqu'elle donne l'arme, tout cela finit par acquérir une épaisseur réelle qu'on aimerait simple cauchemar duquel on va se réveiller.

Première pièce de « Raki », tétralogie traitant de « l'état de guerre », Mon ami paranoïaque pourrait servir d'illustration à ce vieux slogan orwellien : « La guerre, c'est la paix ».



La Ligue des Droits de l'Homme soutient le spectacle « raki », de Nino Noskin, mise en scène Nikson Pitaqaj

Raki réunit les deux premiers volets d'une tétralogie sur la guerre Mon ami paranoïaque et En attendant la mort. Les deux pièces traitent, à des niveaux différents, du traumatisme de la guerre, et de l'impossibilité d'un « après-guerre » tant que la guerre est niée, enfouie dans un oubli de surface.

La vie est douce pour le jeune et naïf Toni : étendu sur son matelas, il chantonne à la guitare pour sa fiancée alanguie dans un siège mi-cage à oiseau mi-« Emmanuelle » – ce qui en dit déjà long. Mais ça se gâte tout de suite : un malentendu minuscule avec le voisin, la suggestion douceuse de l'ami plus âgé, accessoirement marchand d'armes : « il te faut une arme pour te défendre », et la spirale de la paranoïa commence à monter. Toni terrorise sa fiancée, pour lui montrer qu'il est « un homme », agresse les voisins et finit par transformer sa maison en camp retranché. Tuer l'autre pour lui « apprendre à vivre », tuer pour montrer « qu'on est quelqu'un » : ce Toni a si peu conscience d'exister, en effet, qu'il ne peut parler qu'entre guillemets, la langue d'une guerre qu'il ne connaît pas et dans laquelle il croit trouver une identité. C'est aussi le thème de la seconde pièce. Au milieu de la guerre, une famille, serrée comme un fagot, claque des dents, attendant la mort. Il faut cacher le fils, pour qu'il ne parte pas au front. Amis ou ennemis, les soldats sont tous les mêmes : ils humilient les « faibles », les parents, les filles ; et le fils part au front. Il en revient soldat, ivre de la puissance de son fusil, ivre de la terreur qu'il inflige aux autres. Ces pièces de peu de mots sont mises en scène avec une grande efficacité, des farces tellement noires qu'on finit par en rire, sans que ce rire ne fasse jamais oublier ce sur quoi l'auteur nous met en alerte : la contamination profonde de la guerre. Né dans ce qui était la Yougoslavie, ayant connu la prison et l'hôpital psychiatrique, il sait de quoi il parle. Un bon sujet à débattre au moment où la spirale de la guerre monte en Ukraine.

Publié le 13 mai 2014 par la LDH